

Si un jour, entraînée par l'ardeur aventureuse et enthousiaste de la jeunesse, la *Voix de l'Ecolier*, familiarisée désormais avec les dangers des pérégrinations lointaines, ose affronter les hasards d'une nouvelle course à travers le monde ; si, confiante dans l'indulgence de ses nombreux amis, elle vient encore une fois fredonner sa chanson sur le seuil de leurs demeures, elle espère que tous ceux qui ont conservé d'elle un bienveillant souvenir, lui trouveront encore une petite place sur leur bureau de travail ou au foyer de la famille. Tel est le vœu que la *Voix de l'Ecolier* formule au moment où elle termine la première phase de son existence.

LES NUAGES

A MON AMI THÉO***

Je viens souvent ici sur la mousse des bois
Demander aux forêts le repos et l'ombrage,
Entendre des oiseaux l'harmonieuse voix
Sous le murmure feuillage.

Mollement étendu, le regard vers les cieux,
Je vois fuir en tous sens des groupes de nuages :
Blancs cygnes de l'azur dont le vol gracieux
Fuit vers de lointaines plages.

Que ne puis-je ainsi qu'eux prendre un rapide essor
Vers les mondes anciens, la terre des prodiges,
Où d'empires fameux le temps conserve encor
D'impérissables vestiges !

Voir ces lieux enchantés qu'un printemps immortel
Embellit de fruits d'or, de fleurs éblouissantes ;
M'endormir sous des cieux dont l'azur éternel
Berce nos douleurs blessantes.

Oh ! il me semble alors que mon cœur en mon sein
Vibrerait tout à coup, comme une douce lyre ;
Ou bien comme le flot qui frémît au matin
Sous le souffle du zéphyre !

Que mon âme en voyant les bords pleins de splendeur
Où brillèrent les feux de l'astre du génie,
Déborderait soudain, sous le poids du bonheur,
D'ivresse et de poésie !

Mais non, je le sais bien, ces vœux tant caressés,
Tous ces souhaits si chers — ce rêve de ma vie ! —
O douleur ! ne seront jamais réalisés...
Ce ne sont que soupirs, doux songes, vaine envie !...

Je ne verrai jamais la vague immensité
De l'océan sans borne où flottent tous ces mondes,
Que fit surgir d'un mot Celui dont la beauté
Se réfléchit sans tache en ce miroir des ondes.

Je ne pourrai jamais parcourir ces cités
Dont l'art a consacré l'immortelle victoire,
Ni ces palais détruits, mais encore visités
Par l'ombre du passé — fantôme de la gloire !

Non jamais le Vésuve au panache de feu,
Les Alpes aux sommets de neiges éternelles ;
Gênes la magnifique et son golfe tout bleu
Etoilé comme un ciel de flottantes nacelles ;

Jamais l'antique Ophir riche d'or et d'encens,
Malaga couronné de grenades, d'oranges ;
Naples, Hybla dansant au bruit de leurs volcans,
Les rives du Jourdain, les flots sacrés du Ganges ;

Jamais Paris si beau, la ville des plaisirs,
Gibraltar sur son roc si fièrement assise ;
La Rome des Césars, pleine de souvenirs,
Et la fille des mers, l'élegante Venise ;

Non jamais ces cités à l'antique splendeur,
Reines de l'Aquilon, du couchant, de l'aurore,
N'éblouiront mes yeux, ne charmeront mon cœur,
Jamais ne me verront sur ces bords que j'adore !

Je ne foulerai pas les sublimes débris
Du grand cirque romain, l'immense Colisée.
Dont l'arène autrefois — illustre et saint parvis —
Fut du sang des martyrs tant de fois arrosée.

Je n'irai pas mêler mes pleurs au flot doré
Des fleuves étrangers de Tyr, de Babylone,
Et reposer mon cœur sous l'ombrage sacré
Des cèdres du Liban, d'une antique colonne.

Je ne gravirai point le sanglant Golgotha,
Montagne auguste en fruits de salut si féconde,
Où, chargé d'une croix, un Dieu Sauveur monta
Pour laver dans son sang tous les crimes du monde !

Je rêvais donc en vain ces rêves glorieux,
D'aller, ainsi que font de joyeuses abeilles,
Butiner maints trésors sur ces bords radieux
Si riches de beautés, de fleurs et de merveilles.

Je sens qu'il faut mourir sans avoir visité
Trônes, temples, forums que je voulais connaître,
Mourir enseveli dans mon obscurité,
N'ayant vu d'autres cieux que ceux qui m'ont vu naître ;

Sans autre vision que le doux idéal
De mes songes heureux, tel qu'autrefois Moïse
Voyant dans le lointain, au rayon matinal,
Briller les champs fleuris de la terre promise.

Mais, ô nuages, vous, plus fortunés que moi,
En foule déployez vos ailes diaphanes !
O vifs coursiers des airs, puisque c'est votre loi,
Sans cesse promenez vos blanches caravanes !

Depuis que vous errez ainsi sous tous les cieux,
Que n'avez-vous pas vu sur nos sombres rivages ?
Combien de nations, d'empires glorieux
Déjà sont engloutis dans l'océan des âges !

Rien n'a pu résister à la marche du temps :
Le sceptre s'est rompu, la tour s'est écroulée ;
La face de la terre, ainsi qu'au vert printemps,
De siècle en siècle s'est soudain renouvelée !

Le grand destructeur l'a, sous son souffle puissant,
Changée autant de fois que vos formes mobiles,
Quand, dans les champs de l'air, l'aquilon rugissant
Roule, ô nuages d'or, vos flocons si fragiles !